

gion, le plus généralement aux membres, surtout aux inférieurs; il donne à la partie affectée un volume considérable, une surface rugueuse, mamelonnée; il ne trouble pas les fonctions du système nerveux, n'altère pas la sensibilité, laisse les os intacts, ne produit ni atrophie ni destruction des tissus. S'il se propage, c'est par continuité de tissu, et non par l'intervention d'une diathèse.

h. — Prognostic de l'éléphantiasis des Grecs. — La gravité de l'éléphantiasis des Grecs a été reconnue de tout temps. Cette maladie cause la mort, non par des accidents immédiats, mais par une lente désorganisation. Les lépreux, selon la remarque d'Adams, arrivent rarement à un grand âge; mais ils semblent le plus souvent périr d'une maladie accidentelle (1). Il est probable, d'ailleurs, que chez eux la résistance vitale est amoindrie, et que des maladies susceptibles de guérir chez d'autres sujets sont promptement mortelles pour eux.

Les faits de guérison déjà cités et quelques autres constatant de notables améliorations, servent à soutenir l'espoir des malades et encouragent les médecins à seconder les efforts salutaires que la nature pourrait tenter.

Le prognostic est d'ailleurs relatif à diverses circonstances. Lorsque la maladie est héréditaire, sa gravité est plus grande. Chez les nègres, les mulâtres, les Indiens, elle est plus dangereuse que chez les blancs (2). La forme anesthétique est plus funeste que la forme tuberculeuse. Le développement lent laisse moins d'espoir d'une solution favorable qu'une marche plus rapide accompagnée de réaction fébrile. L'ancienneté, la persistance, les progrès successifs de la maladie en annoncent l'incurabilité. Une complication, même en apparence légère, peut devenir promptement funeste.

i. — Thérapie de l'éléphantiasis des Grecs. — I. Dès les premiers temps, on espéra, par quelques *mesures hygiéniques*,

(1) *Morbid poisons*, p. 288.

(2) M. Bergeron a fait cette remarque à Cayenne. Thèse, p. 11.

exercer une grande influence sur la prophylaxie ou la thérapie de cette grave affection. Moïse défendit l'usage de la chair de porc; plus tard, on enferma les lépreux dans des hospices, ou on les reléqua dans des îles inhabitées.

Ce déplacement avait un double but: l'un, d'éloigner les lépreux d'un contact qui était censé pernicieux aux individus bien portants; l'autre, de leur procurer une alimentation appropriée.

On a regardé la chair de tortue et les végétaux comme d'un usage salutaire. Il paraît effectivement, d'après l'expérience de Schilling (p. 39), que les malades se trouvent mieux de ce genre d'aliments, ainsi que du lait pur, que de la viande et du poisson. On conçoit que si dans les premiers temps de la maladie il existe un état de pléthore, ou un excès de fibrine et d'albumine du sang, les aliments trop nutritifs doivent être nuisibles. Les bains tièdes ont été prescrits en même temps que le régime végétal (1).

L'éléphantiasis des Grecs étant très-commun dans les îles, et en général sur les côtes maritimes, on a donné le conseil d'envoyer les malades dans des lieux secs et élevés, vers les régions centrales des continents. Cette recommandation est très-rationnelle; mais l'expérience n'a rien appris de positif sur son degré d'utilité. Toutefois, il sera toujours convenable d'éloigner les spédalskhes des pays habituellement humides. On devra aussi ne pas les envoyer dans des contrées exposées à une chaleur ardente et sèche. Une température moyenne, un air un peu frais, leur convient mieux; l'air des montagnes bien exposées, et non celui des vallées profondes, doit leur être favorable.

II. On a proposé, pour combattre directement l'éléphantiasis des Grecs, divers moyens dont l'énoncé suffit pour en faire juger les inconvénients ou l'insuffisance. 1° On avait cru reconnaître que les castrats n'étaient pas sujets à la lèpre; d'où le conseil d'opérer la castration pour guérir cette

(1) Thorsteasen; *Mémoires de l'Acad. de Méd. de Paris*, t. VIII, p. 50.

maladie (1). 2° En admettant que le sang est vicié dans cette affection, on a espéré la guérir par la transfusion de celui d'un agneau (2). 3° On s'est imaginé en Amérique que la morsure du serpent à sonnettes pouvait délivrer de la lèpre. Quelques malades se sont soumis à ce dangereux expédient. Ils sont morts en vingt-quatre (3) et quarante-huit (4) heures. 4° Galien rapporte qu'un lépreux fut sauvé en buvant du vin dans lequel une vipère avait séjourné quelque temps; de là les vertus attribuées à cet ophidien, vertus dont l'expérience a démontré la nullité.

III. Des moyens d'un autre ordre ont été employés contre l'éléphantiasis des Grecs.

1° Les *émissions sanguines*, locales ou générales, ont paru indiquées dans les premiers temps et dans quelques cas; mais elles ne peuvent avoir qu'une utilité momentanée.

2° Il en est de même des *purgatifs*, autrefois si vantés, des absorbants, des délayants, des apéritifs (5).

3° Les préparations *mercurielles* ont été employées infructueusement et même avec désavantage.

4° L'*antimoine*, et surtout le soufre doré et l'essence antimoniale d'Huxham (6), ont eu quelque utilité.

5° Les préparations *d'or* ont eu des partisans (7).

6° L'*arsenic* était depuis très-longtemps employé aux Indes-Orientales. Trituré avec le poivre, il servait à composer des pilules, nommées *asiatiques* à cause de cette origine. Ce remède est devenu d'un emploi très-fréquent dans la thérapie des affections cutanées chroniques. Il a été donné comme

(1) Conseillée par Archigène. (Aétius; *Tetrab.* IV, serm. I, cap. CXXII, p. 149.) — Voir la conclusion d'une thèse d'Arnaud et Fouque: *Ergo castratio elephantiasin solvit*. Parisiis, 1625. (Sprengel; *Hist. de la Méd.*, t. IX, p. 236.)

(2) On dit qu'en 1683, cette tentative fut faite avec succès, par Kaufmann et Purmann, à Francfort-sur-l'Oder. (Sprengel; *Hist. de la Méd.*, t. IV, p. 124.)

(3) Mata et Reis, de Rio-Janeiro. *Gaz. méd.*, t. VII, p. 11.

(4) Rendu; *Bullet. de l'Acad. des Sciences*, sept. 1846.

(5) Couzier; *Ancien Journal*, t. VII, p. 409.

(6) Boeck, de Stockholm; *Mémoires de la Soc. royale de Méd.*, t. V, p. 202.

(7) *Bullet. de Thérapeut.*, t. VII, p. 42.

spécifique de la lèpre (1). La dose de l'arsenic blanc a été portée à près d'un centigramme, répétée deux ou trois fois par jour (2). On a eu recours à la solution de Fowler, à la liqueur de Donovan, sans une utilité plus marquée (3). Les arsenicaux peuvent produire une irritation gastro-intestinale et provoquer la fièvre. Il faut alors en suspendre l'emploi.

7° Edw. Cooke, chirurgien à Syther, dans l'Inde, a donné l'*acide nitrique* à la dose de dix gouttes dans 250 grammes d'eau, deux fois par jour; il dit avoir réussi quatre fois sur six à améliorer l'état des malades (4).

8° Chisholm rapporte qu'une négresse de la Martinique employait avec succès le *chlorate de potasse* (5).

9° Les *iodures* de potassium, de soufre et de fer essayés n'ont produit que des améliorations passagères.

10° Le *bromure de potassium* à la dose de 1 gramme dans 240 grammes d'eau (trois cuillerées par jour) a été employé par MM. Danielssen et Boeck avec quelque utilité.

IV. De nombreux végétaux ont été administrés comme remèdes de l'éléphantiasis des Grecs.

1° Thomas Heberden (6) et Edw. Roberts (7) font l'éloge des préparations de *quinquina*.

2° L'extrait de *ciguë* s'est montré utile à Sumeire de Marignane et nuisible à Vidal (8).

3° Le *ledum palustre* a été préconisé par Odhelius (9).

4° Le *mudar* ou *madar*, écorce de la racine de l'*asclepias* ou *calotropis gigantea*, a été employé avec succès à Calcutta

(1) *Asiatic researches*, t. II, p. 156. — *Edinburgh Med. and Surg. Journ.*, t. III, p. 19. — *Med. facts*, t. IV, p. 171. — *Annales de Littér. méd. étrang.*, t. II, p. 563. — *Bullet. de la Soc. méd. d'émulat.*, t. IV, p. 329.

(2) Matus; *De elephantiasi arsenico curata*. Regiomonti, 1803. (Martius, p. 184.)

(3) Danielssen et Boeck, p. 348.

(4) *Edinb. Journ.*, t. III, p. 18. — *Bullet. de l'École de Méd. de Paris*, 1808, p. 95.

(5) *Annals of Medicine*, 1800, t. V, p. 399.

(6) *Med. Transact.*, t. I, p. 34.

(7) *Ibid.*, t. V, p. 300.

(8) *Mémoires de la Soc. royale de Méd. de Paris*, t. V, p. 179.

(9) *Mémoires de l'Acad. de Suède*. Stockholm, 1779-1784. (*Ancien Journal*, t. LX, p. 598; t. LXV, p. 104.)

par Vos, par Wilson (1), par Robinson (2), par Cazanova (3), qui l'ont prescrit en poudre à la dose de 15 à 25 centigrammes deux fois par jour.

5° *L'assacou* (*hura brasiliensis*), appartenant à la famille des euphorbiacées, jouit d'une certaine réputation à Sainte-Marie de Belem, au Para, province du Brésil (4).

6° *L'hydrocotyle* ou *bevilacqua asiatica* a obtenu récemment une rapide réputation. La guérison d'un forçat, l'amélioration obtenue chez plusieurs malades, notamment chez un médecin de Maurice, le Dr Boileau, avaient servi de base à l'opinion très-favorable de MM. Poupeau et Houbert, médecins à Pondichéry, et Lépine, pharmacien de 1^{re} classe de la marine (5). On donnait ce médicament à la dose de 4 à 6 grammes, en poudre ou en décoction (60 grammes pour deux litres d'eau réduits à un); mais des essais nouveaux n'ont pas confirmé les résultats des premiers observateurs. La mort de Boileau, arrivée à la fin de 1854, deux ans après qu'il eut commencé le traitement par l'hydrocotyle (6), a détruit la confiance que ce remède avait d'abord inspirée.

V. On a prétendu que les nègres lépreux envoyés dans les îles où s'exploite le *guano* en étaient revenus guéris. De là l'idée d'employer cette substance comme remède de l'éléphantiasis des Grecs (7) : on l'a donné à l'intérieur (30 grammes dans de l'eau d'orge) et en bains (500 grammes). M. Perez Gonzalès l'a essayé selon ce dernier mode, et paraît avoir obtenu quelque amélioration. Mais ses essais n'ont été ni assez nombreux ni assez prolongés (8).

VI. Les *bains sulfureux* ont été fréquemment prescrits

(1) *Transact. of the Med. Soc. of Calcutta*, t. II, p. 409.

(2) *Med.-chirurg. Transact.*, t. X, p. 31. — Ce végétal a paru utile à Robinson, spécialement dans la variété anesthétique.

(3) *Bullet. de Thérap.*, t. X, p. 353.

(4) Rapport de Gibert et Mérat. (*Bullet. de l'Acad. de Méd. de Paris*, t. XIV, p. 114.)

(5) Mémoire de Lépine. Pondichéry, 1854. (*Bullet. de Thérap.*, déc. 1858.)

(6) Bertin, de l'île Maurice. (Thèses de Paris, 1856, n° 269, p. 46.)

(7) Communication de M. J. Cloquet, à l'Académie de Médecine. (*Bullet.*, t. XVI, p. 860.)

(8) *Telegrapho medico de Barcelone*. (*Revue méd.-chirurg.*, t. V, p. 300.) — Thèse de Perez Gonzalès fils. Paris, 1851, n° 78, p. 15.)

dans les cas d'éléphantiasis des Grecs. Les malades que j'ai vus et qui ont fait usage des eaux de Bagnères-de-Luchon, n'en ont pas obtenu d'avantages marqués. Je crois cependant ce modificateur d'une utilité réelle. Mais je suis persuadé que les bains trop chauds restent sans succès ou même peuvent nuire. Je préfère ceux qui sont pris aux sources sulfureuses froides, dont on élève la température de 25 à 30 degrés centigrades (1). L'air pur et frais des montagnes doit ajouter aux résultats heureux qu'on peut espérer de l'emploi de ce genre de moyen. Les bains sulfureux artificiels sont administrés quand il n'est pas possible aux malades de se transporter aux sources naturelles. On les alterne utilement avec des bains alcalins.

VII. Des moyens locaux ont été prescrits pour arrêter les progrès de l'éléphantiasis tuberculeux. Albucasis s'est servi des caustiques et même du fer rouge (2); d'autres ont conseillé l'application des vésicatoires, de la pommade stibiée, d'une solution de potasse caustique, etc. Mais que peuvent ces moyens, quelque actifs qu'on les suppose, contre une maladie dont la cause est générale et dont les effets tendent à se répéter sur toute la surface du corps? On n'aboutirait qu'à hâter les ulcérations, déjà trop promptes à se former.

MM. Danielssen et Boeck ont promené sur le fond de la cavité gutturale, dans les cas de suffocation imminente, un pinceau trempé dans la solution de potasse miélée. La toux peut devenir plus vive, mais le passage de l'air dans le larynx est rendu plus libre (3).

Les moyens externes sont indiqués dans la forme anesthétique. Ce sont les ventouses scarifiées, les moxas le long du

(1) On emploie aux Pyrénées des moyens défectueux soit pour abaisser, soit pour élever la température des bains. Je recommande, dans le premier cas, d'ajouter de l'eau la plus froide possible quoique naturelle, et dans le second, de l'eau bouillante, ou mieux en vapeur; de la sorte, il ne faut, soit de l'une, soit de l'autre, qu'une petite quantité, et l'eau sulfureuse très-peu étendue et immédiatement employée conserve toute son activité.

(2) *De chirurgia ed. Arab. et Lat.*, Channing, in-4^o. Oxon., 1778, p. 1, cap. XI, s. 47, p. 94.

(3) *Traité de la spédalskhed*, p. 352.

rachis, les pommades stimulantes sur les parties insensibles. On dit que l'électricité a fait disparaître les taches et a ramené la sensibilité (1). Je pense que les douches sulfureuses, que la douche écossaise sur le rachis et sur les membres, pourraient opérer d'heureux changements.

VIII. En résumé, le traitement de l'éléphantiasis des Grecs offre comme principales ressources les pilules asiatiques ou la solution de Fowler, ou le bromure de potassium; les bains sulfureux frais et les bains alcalins, dans la variété tuberculeuse; les révulsifs et les stimulants, dirigés sur le rachis et sur les membres dans la variété anesthétique. Ces deux séries de moyens seront combinées si les deux formes coexistent.

V. — RADESYPGE.

On se sert en Scandinavie, et principalement en Norvège, du mot *radesyge* (2) pour désigner une maladie endémique constituant un genre plus ou moins voisin du précédent.

Dans le dernier siècle, les mots *radesyge*, *saltflod* ou *saltfluss* et *spédalskhed*, étaient indistinctement attribués à l'éléphantiasis des Grecs (3). Arboë en 1792, Mangor en 1793, et Pfefferkorn en 1797, ne parvinrent pas à diminuer la confusion. Toutefois, Mangor s'occupa du traitement avec quelque succès; il montra les bons effets d'un régime sévère et de l'usage de la salsepareille et de la ciguë dans l'état morbide plus particulièrement nommé *radesyge*. Pfefferkorn (4) signala la fréquence et la bénignité de cette forme pathologique chez les femmes, l'influence fâcheuse d'une mauvaise alimentation, du froid et de l'humidité. Il mentionna, au début de la maladie, une phlegmasie des cavités nasales, une pharyngite, l'enroue-

(1) Daniëlssen et Boeck, p. 173.

(2) On suppose que ce mot vient du danois *syge*, maladie, *raed*, atroce, ou *ræd*, effrayant, ou *raad*, écaille de poisson. (*Revue méd.*, 1830, t. II, p. 95.)

(3) Gilsen; *De elephantiasi Norwegica*. Hafniae, 1785, p. 1.

(4) *Über die Norwegische, etc.* Altona, 1791. (Notice sur le *radesyge* de Norvège, ou lèpre du Nord, analysée par Demangeon, dans *Biblioth. méd.*, t. XII, p. 105; — et *Journ. général de Méd.*, t. XXV, p. 129.)

ment, puis la formation de taches et de tumeurs noueuses et verruqueuses, se couvrant de croûtes écailleuses ou formant des ulcérations à bords durs et bleuâtres; enfin, il parla d'insensibilité, d'extinction de la voix, de roideur des membres, de chute des os, etc. Ainsi, comme il est facile d'en juger, c'était la *spédalskhed* qu'il avait sous les yeux quand il croyait décrire le *radesyge*.

Bientôt après, cette dernière maladie fut plus soigneusement distinguée, et on crut lui trouver de l'analogie avec la syphilis. Ahlander (1) et Boëker (2) l'étudièrent à ce point de vue. Toutefois, Boëker reconnut qu'il n'y a point identité; car la maladie ne commence ni par une blennorrhagie, ni par des chancres, ni par des bubons; bien que contagieuse, elle ne se contracte pas par le coït, et on pourrait, selon l'expression de Hollberg, l'appeler la *syphilis insontium*. On observe des taches ou des tumeurs, un coryza, une stomatite, une pharyngite, des ulcérations; la voix est voilée; quelquefois la maladie commence aux environs de l'anus, plus rarement aux parties génitales, et alors plutôt sur la peau du pénis et sur le scrotum qu'au gland et à la face interne du prépuce. Les ulcérations sont arrondies, entourées d'une large auréole cuivrée; la matière qu'elles fournissent est claire et rarement fétide; la sensibilité des parties altérées varie. Elles peuvent guérir et laisser des cicatrices blanches. Les os s'affectent aussi; ils se carient et s'exfolient. Le cubitus et le tibia y sont spécialement exposés; rarement les os de la tête. Le *radesyge*, arrivé à cette période, produit la perte des forces et l'altération des fonctions. Mais il est susceptible, avant cette période extrême, de guérir spontanément; et d'ailleurs, le mercure, la ciguë et les sudorifiques, hâtent la guérison; qui n'est pas toujours exempte de récidives. Enfin, Boëker a mentionné la complication de la syphilis et du *radesyge* comme rendant

(1) *Dissert. de morbo cutaneo luem veneream consecutivam simulante*. Upsalæ, 1806.

(2) *Sur l'affection cutanée pseudo-syphilitique appelée radesyge qui règne dans une partie de la Norvège et de la Suède*. Upsal, 1809. Analysé dans *Edinb. Méd. and Surg. Journ.*, t. V, p. 420.